

Vérité, authenticité

ELSA MARGUIN-HAMON

HISTOIRE D'UNE IMPOSTURE
OU NAISSANCE D'UN MYTHE :
« TAMERLAN »

ABOLALA SOUDAVAR

Dans le courant de mai 1403 arriva soudainement en France un homme d'église se disant porteur d'une lettre de Tamerlan (r. 1370-1405) pour le roi Charles VI (r. 1380-1422). Ce soi-disant ambassadeur du redouté conquérant, que ses ennemis appelaient *Timour-e lang* ou Timour le boiteux, était l'archevêque dominicain de la ville de Sultâniyyeh en Iran, un certain Monseigneur Jean. La lettre qu'il délivra à Charles VI (ainsi que sa traduction en latin et une copie de la réponse du roi à Tamerlan) faisait partie des archives royales transférées (ill. 259).

Elle fut publiée pour la première fois par Sylvestre de Sacy en 1822, et puis en 1921 par Mohammad Ghazvini dans une revue de langue persane, dans laquelle était reproduite sa photographie. Par la suite, elle a été souvent publiée comme exemple de correspondance diplomatique iranienne, sans le moindre doute sur son authenticité. Pourtant il s'agit visiblement d'une fabrication de toutes pièces : en attestent autant son aspect physique que son contenu et les fautes de rédaction qu'elle comporte.

En effet, ses dimensions modestes (17,3 x 16 cm) ne peuvent correspondre à la pratique des chancelleries iraniennes dont sont conservés des exemples de productions antérieures aux formats de cinq à dix-sept fois plus grands. Et sa calligraphie maladroite, voir enfantine, ne peut provenir de la chancellerie de Tamerlan, qui avait rassemblé en sa cour les meilleurs scribes et enlumineurs du monde iranien. Encore plus incohérent est l'aspect dilué de son encre. La préparation de l'encre constituait une étape essentielle dans la formation du scribe. Qu'elle fût rédigée en persan, ouïghour ou arabe, une correspondance officielle devait utiliser de l'encre noire et d'une qualité susceptible de préserver toute sa couleur au fil du temps. Ce n'est visiblement pas le cas ici. Quant à la première ligne en or, elle ne suit non pas la pratique iranienne, qui consiste à utiliser une encre en poudre d'or, mais exploite une technique propre aux *scriptoria* occidentaux. On y applique l'or en forme de feuille sur une surface préalablement préparée au moyen d'un apprêt conjuguant « mordant » (jus d'ail,

gomme ammoniacque) et « assiette » (mélange de miel, de colle, de plâtre, de céruse et de bol d'Arménie, pigment de couleur rouge). Les écailles conservées sur les caractères figurant en tête du document laissent apparaître la trace, colorée (rouge-brun) de cet apprêt, résolument étranger aux techniques iraniennes.

Tel qu'écrit, le contenu de cette lettre incongrue ne peut être traduit qu'au prix de maintes rectifications approximatives :

امير كبير تيمور كوران زيد عمره
صد هزار سلام و آرزومندی ازین محب خود، {مل ری د فرانساً} قبول
فرماید با جهان ارزمندی بسیار، بعد از تبلیغ ادعیه، رای عالی آن
امیرکبیر را نموده میشود که فری فرنیسیس تعلیم ده بدین طرف رسید و
مکاتب ملکان را آورد و نیک نامی و عظمت و بزرگواری آن امیر کبیر را
عرضه کرد، عظیم شادمان شدیم و نیز تقریر کرد که با لشکر انبوه
روانه شد، بیاری باری تعالی، و دشمنان ما را و شما را قهر و زبون کرد.
من بعد فری جوان، مار حسیا سلطانیه، بخدمت فرستاده شد، وی
بخدمت تقریر کند که هر چه واقع شد. اکنون توقع از آن امیر کبیر
داریم که دایمًا مکاتب همایون فرستاده شود و سلامتی آن امیر کبیر باز
نماید، تا تسلی خاطر حاصل آید، دیگر میباید که بازرگانان شما را بدین
طرف فرستاده شود که اینجا بجا بماند، ایشان را مکرر و معزز سازند و بر
ایشان کسی زور و زیادتی نکند زیرا دنیا بازرگان آبادانست. زیادت چه
ابرام نمایم. دولت باد در کامرانی بسیار سال، و السلام
تحریر فی غرة محرم المکرم
سنه خمس و ثمانمائه الهجرية

Le Grand Commandant, Temor Kourân, longue vie à lui

Que le roi de France (rey de França) veuille accepter cent milles salutations et vœux de la part de son bienveillant ami, qui lui souhaite une renommée mondiale grandissante. Une fois ces vœux offerts, nous attirons l'attention du Grand Commandant que vous êtes, vers le temps où le frère prêcheur franc arriva ici et nous fit parvenir votre correspondance royale, et nous informa de la grandeur, de la renommée et de la munificence du Grand Commandant que vous êtes, et la joie qui en résulta quand il nous apprit qu'avec la bénédiction du Très Haut Seigneur, vous aviez pris le chemin de la guerre à la tête d'une armée très nombreuse, et que vous aviez anéanti nos ennemis commun. Par suite, le Frère Juan, le Mâr-Tchessia de Sultâniyyeh, vous est envoyé afin qu'il puisse vous présenter oralement un compte rendu. Nous espérons



Ill.259 / B
« Lettre de Tamerlan » à Charles VI, roi de France, pour l'engager à envoyer des marchands en orient. Document en langue persane sur papier, daté du 30 juillet 1402. Arch. nat., J 937 II, n° 7 (AE III 204).

maintenant que des lettres, en provenance de Votre Majesté, nous arrivent régulièrement afin de nous informer de votre santé.

En outre il faut que vos marchands passent chez nous afin qu'on puisse les recevoir et les chérir, et lorsque nos marchands s'aventurent chez vous, qu'ils soient traités de même et que personne ne puisse les intimider ou taxer, car si le monde est prospère, c'est grâce aux marchands.

Il ne nous reste plus à insister dessus.

Que votre fortune soit béni de gloire pendant de nombreuses années. Salut.

Écrit au début du mois de Moharrem, de l'année huit cent cinq de l'Hégire.

Malgré le fait que Ghazvini avait repéré une série d'anomalies et de fautes graves dans la rédaction du texte il avait fini par trouver une justification à la plupart d'entre elles. Cependant, les problèmes de titulature dans la première ligne suffirent à elles seules de révéler l'état de fraude. Premièrement, le nom de Tamerlan y est épelé « Temor » (), au lieu de Timour (), ce que Ghazvini explique comme un retour à l'origine Turco-mongole du mot, *tēmūr* (fer). Mais quelle que soit l'origine du mot, une pratique sacrosainte des chancelleries était de garder la même orthographe pour les noms étrangers. L'orthographe *timour*, employée régulièrement à l'époque mongole, était bien établie et ne pouvait être sujette à des changements. Deuxièmement, l'épithète qualifiant Tamerlan est ici *Kourân* au lieu de *Gourkân*, une erreur pour laquelle Ghazvini ne put trouver d'excuses. Or, Tamerlan, qui régna toujours au nom d'un souverain fantoche, Gengizid, et qui avait fondé sa légitimité sur son alliance matrimoniale avec la maison de Gengis Khân (r. 1206-27) afin d'avoir droit au titre *gourkân* (« gendre des Gengizids ») n'aurait jamais toléré une telle déformation de son ultime titre de noblesse. Troisièmement, le nom de Tamerlan est précédé du titre Amir-e Kabir (le Grand Amir) et suivi par une formule de souhait: « longue vie à lui » (*zida omrohu*). C'est une formulation qui aurait été employée dans une requête adressée à Tamerlan et non dans une lettre émise par lui. En revanche, cette formule, copiée dans la version persane, ne figure pas dans la version latine que Monseigneur Jean avait rédigée. Celle-ci a comme intitulé: « Themur Kurancan Sosumus » Au lieu du souhait *zida omrohu*, le nom de Tamerlan est suivi par *Sosumus*, un mot non traduit en latin, qui correspond à l'expression turco-mongole *souzoumiz* (« sa

parole »). Ce dernier faisait partie de l'intitulé standard de Tamerlan écrit en tête de ses décrets: *Amir Timour Gourkân souzoumiz* (« c'est la parole d'Amir Timour Gourkân »). Ce qui montre bien que l'auteur de la lettre, qui avait sans doute entendu que les décrets et lettres de Tamerlan annonçaient son *souzoumiz*, et ne comprenant pas bien le sens de cette expression, et n'ayant accès ni aux décrets ni aux lettres officielles de ce souverain, avait cru que la formule écrite *zida omrohu* – qui figurait probablement sur la copie d'une pétition qu'il avait en sa possession – correspondait au fameux *souzoumiz*.

Le restant du texte n'est qu'un pastiche de termes mal écrits, mal compris, et non conformes à la pratiques des chancelleries iraniennes.

L'auteur présumé

Toute fraude doit avoir un bénéficiaire. Le seul bénéficiaire de cette lettre fut Monseigneur Jean qui s'introduisit comme ambassadeur de Tamerlan chez Charles VI et fit le tour des grandes capitales de l'Europe, en sollicitant des lettres d'introduction d'une étape à l'autre, et cumulant richesses et cadeaux reçus à chaque étape. Il visita ainsi, la Grande Bretagne, Venise, la Hongrie, et Constantinople, mais ne retourna jamais à Sultâniyyeh, de crainte sans doute que sa supercherie ne soit découverte. Il mourut en 1412 en Ukraine, sans avoir essayé de joindre Tamerlan pour lui remettre la réponse de Charles VI que le dominicain avait reçue le 15 juin 1403! La « lettre de Tamerlan » ne servit donc qu'à enrichir Monseigneur Jean, et à lui attirer les faveurs des princes chrétiens. Il l'avait probablement fait rédiger par un de ses acolytes qui avait une meilleure connaissance du persan que lui, car son contenu n'a presque rien à voir avec la traduction latine que Jean présenta à Charles VI, une fois en France. Il présenta en outre une traduction française (langue qu'il possédait bien puisqu'il écrivit les mémoires de son séjour en Orient dans cette langue):

Themur Kurancan, notre parole. Au Sérénissime et très victorieux et Altissime Ami, très utile au monde, très victorieux en de grandes guerres, Seigneur et Sultan, roi de France et de nombreuses autres nations, j'adresse salut et paix.

Nous souhaitons savoir votre État toujours dans la postérité, comme entre vrais amis. Car votre nom est connu jusqu'en des régions lointaines et votre réputation

parmi tous les rois nous a été contée par frère Jean, archevêque de tout l'Orient, qui me fut envoyé autrefois par certains Francs et, d'une manière tout à fait semblable par frère François Ssathru: à propos de l'extension de votre domination en beaucoup de régions, et spécialement en celles-ci, ainsi que nous l'avons récemment appris lorsque nous étions en Turquie; à propos, en outre, de l'intérêt des marchands et de tous les autres; de la magnificence, de la puissance et de l'ordonnance de votre Cour, nous ne sommes pas peu heureux.

Ayant entendu parler de l'inimitié des vôtres avec le Turc Bajazet, bien qu'il partage avec moi la même loi et la même foi, mais parce qu'il n'a pas respecté son pacte avec moi et mes amis, nous avons décidé de le détruire. À l'instigation desdits frères et sur les promesses de vos sujets, nous avons marché contre cet ennemi, commun à vous et à nous, en Turquie, et Dieu aidant, nous avons en peu de temps anéanti ledit Bajazet et tout son pays.

L'usage étant entre grands princes et amis de s'informer des hauts faits, nous avons adressé ledit archevêque Jean à votre Magnificence, afin qu'il vous informe et vous parle plus longuement de notre État et de notre situation, ainsi que des événements survenus en ces régions-ci et contre votre ennemi, de l'amitié et de l'union que nous promouvons à l'égard des vôtres. Nous le recommandons comme votre et nôtre; écoutez-le comme digne de confiance, sauf en matière de foi.

Nous désirons que votre santé soit prospère et que les vôtres et nôtres aillent et viennent entre nos pays respectifs, afin que votre Magnificence obtienne en tout lieu la louange de son nom et l'utilité des marchands. En effet, présentement, on peut constater la sécurité de vos marchands en nos pays.

Des autres faits, gestes et propos, ledit archevêque vous entretiendra parce qu'il a été longtemps en ces régions et qu'il sait beaucoup de choses.

Donné à Sivas, le 1^{er} jour du mois de moharrem, en la 80^e année depuis Mahomet.

Désigné comme italien par les sources son nom est écrit comme « Juan » en persan et le roi de France est désigné comme *rey de França*, ce qui n'est pas sans évoquer une prononciation Vénitienne. Monseigneur Jean avait été affecté à Sultâniyyeh en 1398. Il était auparavant à Nachjavân, une région qui comptait parmi ses habitants beaucoup d'Arméniens chrétiens dont la plupart avaient une connaissance tant soit peu suffisante du persan. Sous les Mongoles et Timourides, les ecclésiastes bénéficiaient souvent d'exemptions

fiscales, et, de ce fait, obtenaient régulièrement des décrets qui spécifiaient leurs exemptions. Il devait certainement exister, dans l'entourage de Monseigneur Jean, un homme de confiance, arménien ou autre, qui, ayant vu ces documents, avait tenté d'imiter leur style pour la lettre d'introduction de Jean de Sultâniyyeh. Nous pouvons constater cependant un changement de ton entre la version persane et la version française soumise par le dominicain. Dans la première, il est simplement qualifié de *Mâr Tchessia*, qui désigne un simple évêque, tandis que dans la version latine et sa traduction en français, il se donne le titre ostentatoire d'« archevêque de tout l'Orient ». De surcroît, il se présente comme un conseiller intime de Tamerlan, qui jouit de sa confiance bien qu'il soit « de foi différente », et quelque'un que le roi de France doit écouter car « il sait beaucoup de choses ». Il est donc probable que la version persane avait été rédigée avant son départ, et qu'une fois sur place, et constatant l'intérêt qu'il suscitait, il décida de se glorifier encore plus par des ajouts dans les traductions qu'il allait soumettre.

La bataille d'Ankara eut lieu le 20 juillet 1402 et la « lettre de Tamerlan » est datée approximativement du 10 août 1402. Or, les chroniques nous apprennent qu'après sa victoire, Tamerlan séjourna quelques jours à Ankara (le temps de dévaliser la trésorerie ottomane et de lancer ses fils à la conquête du restant des villes de l'Asie Mineure) puis il procéda par six étapes vers Âmid (Diyarbakir) où il resta quelques jours et s'embarqua ensuite pour Kutahya, où il arriva après trois jours et séjourna un mois. Nous voyons donc que vers le 10 août, Tamerlan était toujours en campagne dans les territoires ottomans, et probablement à Kutahya, à l'ouest d'Ankara (et non à Sivas qui est à l'est, et sur le chemin du retour) sans aucune raison d'emmener avec lui l'évêque de Sultâniyyeh, ni tout autre ecclésiastique. En revanche, d'après le *Zafar-nâme* de Yazdi, après la victoire d'Ankara, Tamerlan ordonna à ses scribes, dont le célèbre Mowlânâ Shamsoddin, de rédiger des *fath-nâmehs* (proclamations de victoire) destinées aux villes importantes de l'Iran et de l'Asie centrale, y compris Sultâniyyeh où résidait son harem. C'est probablement à la suite de l'arrivée du *fath-nâme* de Sultâniyyeh que Monseigneur Jean eut l'idée d'aller en France, afin de présenter lui-même la bonne nouvelle au souverain du pays dont il connaissait la langue.

Le contexte historique

La présentation des supposées traductions du texte avait peut-être trahi l'intention de l'original persan, et les explications fournies par un ecclésiastique de haut rang avaient probablement aidé à écarter tout soupçon concernant l'authenticité de la lettre. Cependant, c'est le contexte historique qui favorisa avant tout la réussite de la fraude de Monseigneur. En effet, depuis plus d'un quart de siècle les turcs ottomans avaient mené campagne contre l'empire byzantin et avaient encerclé Constantinople. La dernière tentative de croisade, menée par Jean sans Peur (+ 1419) et le Roi d'Hongrie, Sigismond (r. 1387-1437), s'était soldée par un échec à Nicopolis. Sigismond s'était enfui par bateau, et l'armée des croisés fut entièrement anéantie. Seul Jean sans Peur et une dizaine de ses compagnons eurent la vie sauve. Prisonniers, ils ne furent libérés qu'après paiement de 200 000 florins en or exigés par le sultan ottoman, Yildirim Bayezid (r. 1389-1402), qui continuait d'assiéger Constantinople. Malgré les plaidoyers de l'empereur byzantin, Manuel II Paléologue (r. 1391-1425), auprès des princes chrétiens, aucun ne vint à sa rescousse. En dernière tentative, Manuel lui-même s'embarqua pour Venise, afin de solliciter leur concours. Hélas sans succès, car après la défaite de Nicopolis, la volonté de croisade n'existait plus. La situation semblait de plus en plus désespérée et Constantinople était sur le point de tomber dans les mains des ottomans lorsqu'un miracle survint. Ce miracle s'appelait Timour, un de ces conquérants de l'Asie centrale qui déferlait de temps à autres sur le plateau iranien, à la tête des hordes turco-mongoles. Il rêvait de reconstituer l'empire de Gengis Khan, et n'aimait point la présence d'un autre conquérant turc dans les parages. Il entreprit alors d'attaquer Yildirim Bayezid. L'armée ottomane fut détruite à la bataille d'Ankara, et Bayezid fut fait prisonnier et mis dans un cage que Timour emporta avec lui. L'Europe entier avait hâte d'entendre le récit des événements, et de connaître celui qui avait enfin vaincu le Turc Bayezid.

Timour était mal connu en Europe car le conflit entre ottomans et byzantins avait effectivement bloqué la propagation de l'histoire de ses conquêtes antérieures, ainsi que le récit de ses barbaries. Le champ était donc libre pour Monseigneur Jean de façonner l'image d'un Timour ami des chrétiens et

sauveur de Constantinople. La réponse de Charles VI en fait état: le roi remercie Tamerlan pour ses « multiples courtoisies et amitiés faites et manifestées à l'égard de beaucoup de Chrétiens ». Le rapport des ambassadeurs castillans qui étaient présents dans le camp ottoman à la bataille d'Ankara a dû certainement renforcer cette image positive de Timour, une image que le conquérant avait lui-même consciemment essayé de développer lorsqu'il libéra les femmes chrétiennes détenues par les ottomans. Timour la cultiva davantage dans sa lettre à Henri III de Castille: « Nous avons fait marcher nos armées aguerries vers les régions des rois chrétiens pour aller le châtier (Bayezid), délivrant beaucoup de villes et de châteaux chrétiens... ».

En temps qu'ambassadeur et conseiller présumé de Tamerlan, plus le Monseigneur chantait la gloire de Tamerlan, plus il se rendait important lui-même. Pour ce faire, il rédigea même (en Français) des mémoires qui glorifiaient sa position dans l'empire timouride. Le Tamerlan qui ressort de toute cette propagande est non seulement l'ami des chrétiens, mais un conquérant presque romantique qu'immortalisera tout achevant de le populariser l'opéra *Tamerlano* de Haendel. Ce Tamerlan était bien différent du Timour qui avait ravagé des villes entières et massacré leur population.

Le sceau de Tamerlan

Même si c'est un faux, la « lettre de Tamerlan » n'est pas dépourvue d'intérêt, surtout par sa copie du sceau de Tamerlan, dont il ne nous reste aucun autre spécimen. Malheureusement, l'empreinte du sceau qui figure sur l'image reproduit par Ghazvini en 1921 (fig. 2), s'est littéralement évaporée depuis. Deux facteurs ont pu contribuer à sa disparition. L'encre de mauvaise qualité en est le facteur principal. Le faussaire a dû utiliser la même encre pour l'écriture du texte que pour le sceau. Mais, alors que le texte est toujours visible, il y eut certainement une interaction entre l'encre et la substance végétale du sceau utilisé – sans doute gravé sur une betterave ou une autre plante, comme les faussaires amateurs de nos jours utilisent des pommes de terre.

Cependant, une photographie très sombre de la lettre, qui a du être tirée pour l'article de Ghazvini et conservée aux Archives Nationales, ainsi que la description détaillée de l'empreint fournie par Ghaz-

vini, nous permettent de reconstituer ses éléments principaux: 1- la légende *râsti rasti* (la droiture libère), 2- trois ronds regroupés en un triangle équilatéral, 3- et un graffiti que Ghazvini voit comme un déformé. La légende que Ghazvini avait lue n'est plus lisible, mais on peut apercevoir l'ombre des deux autres éléments.

Le sceau du faussaire devait être une imitation plus ou moins correcte de celui de Tamerlan, car sa légende et le groupement des trois ronds sont confirmés par une description que nous laisse Ibn Arabsh h, qui avait servi Timour. Nous retrouvons aussi ces trois éléments dans les avatars des sociétés mithriaques. La légende *râsty rasty* apparaît par exemple sur un sceau sassanide de la Bibliothèque Nationale.

Il appartenait à un *pârsâ* en charge de l'autel de feu, dont le correspondant romain s'appelait *perses*, et occupait le troisième grade dans la hiérarchie des mystères mithriaques. Quant au trois ronds, ils sont en fait le symbole d'un groupement de trois étoiles qui forment un triangle équilatéral (le Triangle d'hiver), dont l'étoile Sirius (« Tishtrya » en Avestique) est la plus brillante des étoiles célestes, et fait partie de la constellation de Canis Major. Dans l'Iran ancien, ces étoiles étaient qualifiées de *afsh-chithra*, ou scintillante comme une goutte d'eau. De ce fait, les étoiles de ce groupement sont désignées par des rondelles, ou des perles, qui figurent des gouttes d'eau. C'est un symbole qu'on retrouve par la suite, aussi bien chez les francs-maçons que dans les congrégations de derviches iraniennes et anatoliennes.

Timour qui éprouvait un grand respect pour les derviches, adopta le symbole des trois ronds par respect pour le célèbre Khâjeh Ahmad Yassavi (1093-1166), pour qui il érigea un mausolée spectaculaire au Turkestan. En les retrouve aussi sur ses monnaies. Chose curieuse, les trois ronds furent adoptés aussi par les ottomans, non pas à cause de Timour qui les avait vaincus, mais par leur attachement aux confréries des derviches Bektâshis dont le saint patron,



Hâji Bektâsh Veli (1209-1271), était issu du même milieu que Yassavi. Les trois ronds des ottomans furent intégrés dans une composition dite *cintamani* où ils sont entourés par des lignes courbes en forme de vague (ill. 262).

Ces courbes sont en fait le symbole d'un ancien dieu du panthéon iranien, Apam Napât, dieu aquatique et seigneur de la nuit. La conjonction du symbole d'Apam Napât avec celui de Tishtrya reflète cette idée exprimée dans l'Avesta zoroastrien (Yt. 8 :4) que Tishtrya obtient sa luminosité d'Apam Napât. En tant que seigneur de la nuit, il était normal qu'Apam Napât régisse le monde de la nuit, y compris la luminosité des étoiles. Par le biais du *cintamani* ottoman, nous pouvons deviner que le que Ghazvini avait décelé dans le sceau de la « lettre de Tamerlan » représentait en fait le symbole des vagues d'Apam Napât, un symbole que nous retrouvons aussi sur le bonnet du *pater* du *mithraeum* de Ostia. Eau et feu constituaient les éléments primordiaux du *mithraeum* et reflètent, en même temps, le mythe associé à Apam Napât, dans lequel il devint gardien du feu dans l'eau.

C'est donc grâce à l'empreinte (disparue) de cette lettre qu'on peut établir un lien commun entre l'idéologie des ottomans et celle de Tamerlan.

Ill. 262 / C
Cintamani sur céramique du palais de Topkapı, Istanbul.